

PRÉFACE

Pour l'essentiel, *La Princesse et le Pêcheur* est un livre sur le silence. Le roman raconte l'histoire d'une non-rencontre amoureuse mais développe, en toile de fond, une réflexion sereine sur le silence, ponctuée par la terrible mélodie du *sentiment des choses*, cette forme de mélancolie que les Japonais appellent *mono no aware*, un sentiment de résignation face à la beauté sitôt éprouvée, sitôt perdue. Le *mono no aware* – l'auteur de ce roman a peut-être emprunté l'expression japonaise au titre d'un vieux recueil de poèmes de Jacques Roubaud – est précisément le fil de soie qui compose la trame de ce récit chargé de silences, à commencer par celui de la jeune fille amoureuse, *alter ego* de Minh Tran Huy, laquelle semble avoir écrit *La Princesse et le Pêcheur* en gardant bien à l'esprit la métaphore de Vercors, dans son extraordinaire nouvelle *Le Silence de la mer* : l'image d'eaux calmes et lisses en surface abritant les combats terribles que de grands monstres marins se livrent dans les profondeurs.

Ayant choisi de mettre en miroir cette œuvre de Vercors (pour la petite histoire, ce fut le premier livre publié par les éditions de Minuit, maison d'édition clandestine créée par la Résistance sous l'occupation nazie et livre dont Sartre, dans sa prodigieuse myopie, prédisait l'oubli dans moins de

cinquante ans ; toutefois, nul n'aurait imaginé qu'une auteure française au nom vietnamien, Minh Tran Huy, mettrait sa prophétie à mal), l'auteur de *La Princesse et le Pêcheur* élabore une écriture douce et contenue, lisse en apparence et hostile à la dramatisation facile, tâchant ainsi de tirer le meilleur des tragédies et du déracinement de ses personnages principaux, à commencer par la narratrice, une fille de Vietnamiens née en France dans la ville de Clamart, Hauts-de-Seine, et dont l'identité – comme si c'était elle, la *Femme aux deux sourires*, cet Arsène Lupin qu'elle lit en bord de Seine – oscille entre deux pôles (l'énigmatique Viêtnam et son non moins énigmatique pays natal) qui tantôt cohabitent tantôt s'affrontent, et finissent inmanquablement par faire d'elle un être aussi déraciné que ses parents, qu'elle décrit, lors d'un séjour estival au Viêtnam, comme des "êtres nés ici et vivant là [qui] ne sont de nulle part".

La narratrice aussi semble être de nulle part, amoureuse du silence qui enveloppe l'histoire de son amour frustré. Le silence est l'axe du livre. Ce qui n'a pas été dit et aurait pu l'être, ce que l'on a à tout jamais laissé aux prises avec les autres monstres des profondeurs sous-marines. D'emblée, le jeune Nam considère son amie comme une petite sœur, il trouve qu'ils se ressemblent, qu'ils ont un air de famille. Pourtant, ce ne sont pas leurs traits qui font d'eux des semblables, ni ce lien imaginaire qui les rend identiques : "En vérité, ce qui nous rapprochait jusqu'à faire de nous des frère et sœur ne tenait ni à notre physique, ni à nos racines, mais au silence dont nous ne nous sommes jamais départis." Ce qui lie la jeune femme à son ami Nam "vient moins de ce que nous nous sommes confié que de ce que nous avons tu, tous nos secrets par omission, toutes ces

souffrances dont nous n'avons pas fait mention, soit parce qu'elles n'étaient pas les nôtres, soit parce qu'elles ne l'étaient que trop". L'univers des deux jeunes gens ne laisse aucune place au bruit, aux cris, à la colère, aux guerres, au colonialisme. "Et s'il était permis de paraître triste ou fatigué, se plaindre ne faisait pas partie des usages."

Eh oui, en réalité, Minh Tran Huy est l'auteur de nulle part. Tout cela ne laisse pas d'étonner et peut paraître paradoxal, la narratrice de ce roman ayant été localisée au Viêt Nam ou à Paris sous les traits d'une romancière vietnamienne. Mais la grâce de *La Princesse et le Pêcheur* – le titre vient d'une légende qui constitue une grande théorie sur la nature du sentiment amoureux et promet des jours meilleurs aux rencontres manquées en arguant du fait que l'amour véritable est prédestiné : s'il n'a pu se réaliser dans cette existence, il a droit à une deuxième chance dans la suivante ; et le cycle se perpétuera, de réincarnation en réincarnation, jusqu'à l'union des amants – repose précisément sur cette impression de déracinement absolu qui, tel un souffle d'acier dans le désert le plus froid, traverse tout le roman et du même coup l'article autour du courant le plus glacial de ce *mono no aware*, le trouble de ceux qui ont éprouvé la beauté – parfois en premières noces avec Murakami et Fitzgerald – et savent qu'il est possible de s'affranchir du réel, et peut-être est-ce pour cela qu'ils écrivent, pour glisser vers d'autres univers, retrouver les êtres aimés et cheminer avec eux, enveloppés dans le silence plus profond et plus serein des eaux de surface, cheminer pour toujours à leur côté, comme s'il ne s'était jamais rien passé, comme si l'on avait tous décidé d'ignorer, d'un commun accord, qu'au sud de la frontière et à l'est de l'enfer se trouve ce manifeste coin de

paradis. Minh Tran Huy appartient à une génération de jeunes auteurs qui ont acquis un sens aigu du *mono no aware* mais qui, dans le même temps, pensent que la nostalgie ne mène pas loin et qu'il vaut mieux écrire, bien écrire, comme le fait précisément Minh Tran Huy.

Assurément, elle sait – je n'ai passé qu'un après-midi avec elle à Paris mais c'est assez pour l'affirmer – que bien écrire relève avant tout d'un devoir moral, plus précisément du devoir d'être fidèle à soi-même. L'importance donnée au "je" est à la base de cette conception. L'auteur perçoit le monde à travers un éventail de sensations, d'expériences et d'idées qui lui sont propres. Bon nombre d'entre elles sont contenues dans son inconscient. Ce n'est qu'en négociant avec cet inconscient – ce que Minh Tran Huy fait merveilleusement bien dans la délicate histoire d'amour et de silence que le lecteur tient entre les mains –, en explorant le tréfonds de son être que cette identité profonde, disons de "nulle part", peut transparaître dans l'écriture. Mais pour cela, à mon sens, il faut tout d'abord se défaire de la langue morte, des dogmes de seconde main, des vérités qui ne sont pas siennes, des phrases, des expressions toutes faites, des mythes historiques, des fausses légendes. Une fois ces choses éliminées, on approche de la vérité de sa propre vision. Et du silence nécessaire à la mise en marche de l'œuvre.

Je me doute que cette quête de vérité intérieure menée pour enrichir son écriture n'a pas été de tout repos pour Minh Tran Huy. Un bon livre est le résultat d'une opération risquée pour son auteur : il s'agit de faire la lumière sur ses incidents personnels relégués dans l'obscurité. Il devient alors possible d'aborder des sujets dont on ne se savait même pas préoccupé. Les préoccupations

actuelles de Minh Tran Huy ne sont certainement plus celles qui la travaillaient au moment où elle écrivait *La Princesse et le Pêcheur*, époque où ses tiraillements relégués dans l'obscurité de ses profondeurs grouillantes de monstres remontaient à la surface lisse et calme de sa mer intérieure. Aujourd'hui, Minh Tran Huy commence à dépasser le silence qui, paradoxalement, alimente – et alimentera encore longtemps – la surface de la mer, le calme et la mélancolie de son œuvre joyeusement en marche.

ENRIQUE VILA-MATAS,
préface à l'édition espagnole,
parue chez La Otra Orilla en mai 2008.

Traduit de l'espagnol par Isabelle Roy.